

L'épistémologie de Carl Dawson

Marlene Shore

Number 39, 2003

La sociologie canadienne anglophone

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002382ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002382ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shore, M. (2003). L'épistémologie de Carl Dawson. *Cahiers de recherche sociologique*, (39), 181–204. <https://doi.org/10.7202/1002382ar>

Article abstract

Carl Dawson, founder of Canada's first sociology department, provides an excellent focus for examining the discipline's theories. The sociology in which he was trained — the Chicago School — had strong affinities with Canadian traditions. In studying at Chicago's Divinity School, Dawson's encounter with modernist ideas prompted his turn towards social science. His PhD thesis, «The Social Nature of Know-ledge», showed that all knowledge had social origins: even fact reflected the decision of individuals to agree on certain points. In studying human society, Dawson was guided by human ecology theory, which influenced the research that his students and colleagues undertook on Montreal communities and beyond.

L'épistémologie de Carl Dawson¹

Marlene SHORE

En 1929, lors d'une conférence donnée à l'occasion de l'inauguration du nouvel édifice de recherche en sciences sociales de l'Université de Chicago, le recteur, Robert M. Hutchins, déclarait: «Si cet édifice ne permet pas une meilleure connaissance de la société, il faudra en conclure qu'il y a quelque chose qui cloche dans le monde des sciences sociales ou quelque chose qui cloche avec nous².» À la fin des années 1920, l'Université de Chicago s'était hissée au sommet de la recherche en sciences sociales. Fièbre de compter plusieurs départements en sciences sociales, elle insistait sur l'interdisciplinarité comme un moyen de mieux rendre compte des mécanismes complexes de la société afin, éventuellement, de fournir des solutions pratiques aux problèmes sociaux. La déclaration de Hutchins trahissait la confiance énorme placée dans les sciences sociales dans les années qui suivirent la Première Guerre mondiale. Les praticiens des sciences sociales prétendaient pouvoir remplir toutes sortes de promesses extraordinaires, se vantant par exemple de pouvoir éradiquer les préjugés, dissoudre les coutumes surannées, faciliter le jeu des relations humaines, promouvoir l'harmonie et la justice, et mettre en pratique les contrôles sociaux nécessaires «pour empêcher le déraillement du train», comme il l'avait fait en 1917.

Jamais peut-être dans le monde occidental cette confiance dans les promesses des sciences sociales ne fut aussi débordante qu'en 1929. Cet optimisme alla cependant diminuant au fur et à mesure que s'exacerbaient les problèmes économiques et sociaux provoqués par la Grande Dépression et que le début de la Seconde Guerre mondiale démontrait à quel point les formules susceptibles d'éviter les conflits internationaux étaient encore à

-
1. Je remercie J.-P. Warren pour ses généreux commentaires sur la première version du texte. Traduction de Jean-Philippe Warren avec la collaboration de Michel Lavoie.
 2. R. M. Hutchins, Address of Dedication, dans Leonard D. White (dir.), *The New Social Science*, Chicago, Chicago University Press, 1930, p. 1. Les citations ont toutes été traduites de l'anglais au français.

trouver. Néanmoins, un certain nombre de courants de pensée se développaient depuis les années 1870 et 1880; ils contribuèrent à porter les sciences sociales à ce sommet. Pour comprendre l'épistémologie de Carl C. Dawson, il est nécessaire d'explorer ces courants de pensée, de remonter à leurs sources et de cartographier leurs ramifications intellectuelles, théoriques et pratiques.

La sociologie pratiquée par Dawson à l'Université McGill représente un surgon de ce qu'on a appelé l'École de Chicago. Cet article mettra en lumière deux idées fortes de cette École:

- 1) le lien entre réforme sociale, sociologie et l'idéal de la recherche;
- 2) la «prédominance métropolitaine» comme cadre théorique servant à comprendre les innombrables structures sociales.

Quoique les théories de Dawson soient directement dérivées de la sociologie de l'École de Chicago, il importe de souligner tout de suite que la discipline dont il fut un des instigateurs à McGill ne représente pas uniquement un produit d'importation américain. La sociologie pratiquée à McGill a beau découler de traditions différentes de celles dominantes dans le reste du Canada anglais³, elle n'en demeure pas moins canadienne. Comme cet article tentera de le montrer, les circonstances expliquent les liens importants entre la tradition de l'école de Chicago et celle des sciences sociales canadiennes, elles-mêmes bien enracinées dans la réalité canadienne.

Avant de réaliser son autonomie dans les années 1880, la sociologie américaine a habité les champs de la théologie et du service social. Vers la fin de 1892, au moins vingt institutions universitaires offraient des cours dans cette discipline dont, parmi celles-ci, l'Université de Chicago, dotée d'un des premiers départements de sociologie autonome dans le monde. Le développement rapide de la discipline aux États-Unis est largement redevable à la popularité croissante d'une éducation utilitariste; il a été aussi suscité par la progressive reconnaissance, par une large frange de la population, du rôle que la sociologie pouvait jouer dans l'organisation d'une société bouleversée par l'urbanisation et l'industrialisation. S'inquiétant de la nature de la société humaine et de ses problèmes, et invoquant la philosophie chrétienne et la philanthropie, la sociologie suscitait l'intérêt d'une génération témoin des conflits ouvriers des années 1890 et inquiète des

3. Voir A. B. McKillop, *A Disciplined Intelligence: Critical Inquiry and Canadian Thought in the Victorian Era*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1979.

effets de l'industrialisation et de l'urbanisation⁴. Au début, la sociologie a maintenu des liens puissants avec le travail social, et ce, d'autant plus facilement que plusieurs travailleurs sociaux, en particulier ceux engagés dans le «mouvement d'établissement», firent des études universitaires en sociologie. Ils avaient entendu les grands sociologues américains — Albion Small de Chicago, Franklin Giddings de Columbia, Charles Cooley de Michigan et E. A. Ross de Stanford — insister sur les filiations nombreuses entre travail social et sociologie. Tout en reconnaissant le caractère distinct de chaque discipline, ils avaient souligné que chacune était centrée sur les êtres humains et les relations humaines. La sociologie était préoccupée par les lois et les principes gouvernant ces relations; le travail social fournissait les informations pour formuler et tester les théories. Mais quand, au début du XX^e siècle, le procès de spécialisation disciplinaire s'est intensifié et que les standards de la recherche se sont élevés au sein des institutions universitaires, cette alliance est devenue plus fragile⁵.

Au Canada également, la sociologie s'est développée à partir de la théologie et du travail social en réponse aux problèmes créés par l'urbanisation, quoiqu'elle n'ait pas su atteindre le statut de champ indépendant avant longtemps — dans certaines universités, pas avant les années 1960. La méfiance à l'égard de la spécialisation disciplinaire et une croissance industrielle et urbaine moins rapide ont rendu le terreau canadien moins fertile. Quand des cours en sociologie étaient offerts, ils l'étaient souvent dans les collèges théologiques ou sous l'égide des départements de science politique.

L'Université McGill, cependant, constitua une exception. Dawson y a été embauché comme professeur adjoint de sciences sociales et comme directeur du programme de service social en 1922; en 1925, il réussissait à fonder un département indépendant de sociologie. Formé comme ministre du culte, Dawson abandonna sa vocation religieuse peu après la Première Guerre mondiale afin de se lancer dans une carrière en sciences sociales. Une fois à McGill, il voulut non seulement faire de la recherche la base fondamentale à partir de laquelle asseoir une meilleure connaissance de la société, mais il entreprit de critiquer l'efficacité des réformes sociales. Ses convictions profondes s'abreuvaient au milieu baptiste des Maritimes d'où il était issu, aux réflexions qu'il avait ruminées devant la tragédie de la Grande Guerre et à l'éducation reçue à l'Université de Chicago.

4. F. Matthews, *Quest for an American Sociology*, Montréal et Toronto, McGill-Queen's University Press, 1977, p. 90-92.

5. *Ibid.*, p. 90-92.

En s'inscrivant au doctorat à l'Université de Chicago, Dawson suivait une route bien balisée. Les piètres conditions économiques avaient forcé à l'exil quantité de gens des provinces de l'Atlantique entre 1910 et 1929; la rareté des programmes de troisième cycle offerts au Canada obligeait plusieurs étudiants à s'inscrire dans les écoles américaines. La grande réputation de l'Université de Chicago dans le domaine de la recherche en faisait un choix populaire. Sa «Divinity School», un bastion baptiste, attirait plusieurs membres de ce culte protestant. Les quelques professeurs canadiens qui y enseignaient témoignent d'ailleurs des liens institutionnels ayant longtemps existé entre les Baptistes du Canada et ceux du Nord des États-Unis.

En 1914, Dawson partit de la région Atlantique, où il était né et où il avait grandi, afin de s'inscrire à la «Divinity School» de l'Université de Chicago. Il était particulièrement intéressé par l'étude de la christianité pratique. En 1918, il interrompit temporairement ses études pour faire son service militaire. Il poursuivit ses études en 1919 — ses intérêts se déplaçant alors nettement vers la sociologie. Cette passion nouvelle pour une science relativement peu connue fut influencée en partie par les liens que la «Chicago Divinity School» entretenait avec le département de sociologie — ce qui s'explique par le dialogue maintenant ancien entre la sociologie et la doctrine sociale aux États-Unis. Elle fut aussi influencée par la position d'avant-garde qu'occupait l'école en regard de la doctrine théologique radicale et libérale. Ses professeurs les plus progressistes insistaient sur le fait que toute étude de la société, y inclus la religion, devait respecter les nouvelles méthodes empiriques de recherche.

Malgré que Dawson ait très tôt renoncé à une vocation religieuse, le discours prononcé devant les anciens élèves du «Presbyterian College» de Montréal, en 1922, éclaire les liens unissant les idéaux religieux progressistes et le développement des sciences sociales. Dawson appelait les gens de l'assistance à se souvenir qu'ils étaient autant membres d'une ville que membres d'une Église. Il déclarait: «En dépit du fait que nous savons que le mal ne peut en définitive triompher du vertueux, il demeure cependant vrai que le vice peut pervertir le vertueux. C'est notre tâche non seulement de racheter l'homme mais aussi de racheter les forces qui aideront l'homme à tendre vers les meilleures fins⁶.» Pour Dawson, les réformes

6. Discours de C. A. Dawson à la Conférence des étudiants diplômés du Collège Presbytérien de Montréal intitulé «The Church and Social Service», Fonds de l'Église Unie, Toronto, «Synode de Montréal et d'Ottawa», *Presbyterian Witness*, 26 octobre 1922, p. 2.

sociales ne constituaient pas le moyen le plus efficace pour améliorer les conditions sociales; au contraire, c'était sa conviction que la recherche sociale — l'étude intensive des communautés urbaines et rurales — pourrait mieux fournir aux hommes et aux femmes la perspicacité nécessaire pour créer une meilleure société⁷.

À l'arrivée de Dawson à McGill, on s'entendait peu au Canada sur ce que voulait dire «faire de la recherche en sciences sociales». Il se plaignait que même ceux qui en faisaient la promotion confondaient la recherche et les programmes pratiques pour faire le bien. Au dire de Dawson, les enquêtes sociales sur la criminalité, le vice et la délinquance, avec lesquelles les Canadiens étaient quelque peu familiers, étaient en définitive superficielles, trop tournées vers la pathologie sociale et trop proches de la réforme sociale pour constituer «une quête objective et scientifique des faits». Tout en étant prêt à concéder que la recherche devait éventuellement servir quelque fin utile, Dawson insistait sur le fait qu'elle ne pouvait être vraiment utile qu'à la condition d'être conduite de manière neutre, détachée, indépendamment des éventuelles fins pratiques poursuivies par la société. Les études des sciences naturelles, déclarait-il, démontraient la valeur de la recherche conduite pour elle-même⁸.

Dawson passa ses premières années à McGill à expliquer ce qu'est la recherche sociale, orientant le travail social dans cette direction, et s'attaquant à l'idée largement répandue que la sociologie était une science réformatrice⁹. À cet égard, il fut plus que le fondateur de la sociologie moderne à McGill; il fut l'un des rares parmi les intellectuels canadiens à établir les fondations, dans les années 1920, pour un genre d'enquête et d'analyse qui ne commencera à être vraiment pratiqué qu'à partir de la Grande Dépression, quand les gouvernements se tourneront vers l'université pour les aider à juguler les crises sociales et économiques. Même alors, Dawson refusera l'activisme politique, continuant à croire que les solutions ne pourraient venir que d'une recherche neutre et détachée.

La place occupée par la «Divinity School» de Chicago dans l'émergence d'une pensée religieuse progressiste ne peut s'expliquer sans revenir à la philosophie générale qui présidait à l'enseignement donnée à l'Université de Chicago. Cette université était dévouée à la découverte de

7. C. A. Dawson, «Research and Social Action», *Social Welfare*, vol. 5, février 1923, p. 93-95.

8. C. A. Dawson, «Social Research in Canada», *Social Welfare*, vol. 9, juillet 1927, p. 470.

9. *Ibid.*, p. 470.

besoins et de problèmes sociaux par la recherche empirique et l'enquête. C'est ce qui explique que non seulement sa «Divinity School» était tournée vers le service mais que ses départements de sciences sociales se soient assurés une position dominante. L'éthos du «service» prenait source dans les origines baptistes de l'université, certes, mais ces origines n'auraient peut-être pas été aussi influentes, n'eût été les efforts déployés par le premier recteur, William Rainey Harper, afin d'établir une école de diplômés sachant combiner études et service communautaire. Ces deux objectifs acquièrent une importance d'autant plus grande que la ville de Chicago connaissait une progression fulgurante avec l'immigration de plusieurs groupes ethniques, avec tout ce que cela comporte de problèmes liés à l'industrialisation et à l'urbanisation.

Les membres de la «Divinity School» et des départements de sciences sociales de l'Université de Chicago possédaient une vision commune de ce qui constituait le développement de la société, de la culture et de la morale, ce qui devint l'une des sources érudites les plus influentes à émerger de l'Université de Chicago. Particulièrement importants pour notre propos sont certains postulats de psychologie humaine que les membres du département de philosophie de Chicago (parmi lesquels, John Dewey et George Herbert Mead) avaient entrepris de formuler à partir de 1894. Ce qui a été baptisé «l'École de Chicago» participe de la révolte contre le formalisme, révolte ayant éclaté au grand jour dans la vie intellectuelle américaine à la fin du XIX^e siècle — en particulier parmi les universitaires en lutte contre d'indélogeables études humanistes et la domination des universités «aristocratiques» situées sur la côte Est. Prenant le contre-pied de la vieille psychologie physiologique (laquelle postulait, d'une part, que la vie mentale possédait une base matérielle dans le système nerveux et le cerveau, et d'autre part, que l'esprit humain possédait une structure fixe qui pouvait atteindre la vérité des choses grâce aux démonstrations de la logique ou aux éclairs de l'intuition), les philosophes de Chicago soutenaient l'idée d'un développement mental en perpétuelle progression, allant jusqu'à soutenir qu'il n'existait aucune distinction entre l'esprit et les choses matérielles. Ils affirmaient que l'esprit et la société, évoluant en dialogue, suivaient une ligne qui n'était ni fixe ni absolue mais sans cesse changeante. Bien que l'on ait affaire ici à une forme de pragmatisme, ils préféraient nommer leur philosophie «fonctionnalisme» ou «instrumentalisme», parce que ces termes évoquaient mieux l'idée de dynamisme ou de procès continu qui habitait leurs théories.

Les idées des philosophes de Chicago quant à un changement organique et évolutif découlaient de Charles Darwin. D'autres écoles philosophiques acceptaient les concepts darwiniens, certes, mais elles n'en tiraient pas les mêmes conclusions que les membres de l'École de Chicago. Ceux-ci affirmaient que les êtres humains étaient en mesure de changer le monde pour le mieux. Dans l'opinion de Dewey, la logique inhérente au darwinisme a introduit la notion de responsabilité dans le monde intellectuel¹⁰. Dans la mesure où il n'y avait plus d'ordre transcendant qui ordonnait et organisait les choses, et dans la mesure également où les fins étaient toujours susceptibles d'être redéfinies, alors il semblait possible pour les hommes et les femmes de modifier leur environnement pour qu'ils puissent répondre plus adéquatement à leurs besoins. Pareille conviction exigeait une nouvelle approche de la société et de la culture. Les préceptes organiques et évolutifs de la philosophie de l'École de Chicago incitaient à voir la société — et à l'étudier — comme un organisme dont les membres étaient socialement définis.

Cette approche correspondait à l'éthos de l'Université de Chicago, laquelle avait été fondée à une époque où l'admiration pour la *Wissenschaft* allemande — c'est-à-dire pour une plus grande valorisation de la recherche et l'enquête par rapport à l'enseignement — était à son zénith aux États-Unis. Vers la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, la plupart des départements scientifiques étaient centrés sur la recherche et l'enquête. La Première Guerre mondiale avait suscité beaucoup d'appuis pour la recherche scientifique, et durant la décennie qui suivit la guerre, les fondations privées et publiques continuèrent à financer les instituts qui menaient des recherches scientifiques. En certains milieux, l'agitation et les troubles causés par la guerre en amenèrent plusieurs à s'interroger sur la valeur de «l'action» pour régler les problèmes sociaux: la révolution managériale de l'avant-guerre avait été canalisée en un système de gestion en temps de guerre, et un certain nombre d'universitaires en arrivèrent à la conclusion que les mêmes techniques d'efficacité pourraient être employées avec succès pour favoriser le progrès social en temps de paix¹¹. Pour ces raisons, et parce qu'ils souhaitaient s'appropriier une partie de l'argent et du prestige des sciences naturelles, les théoriciens en sciences sociales étaient déterminés à rendre scientifiques leurs disciplines dans la

10. J. Dewey, *The Influence of Darwin on Philosophy and Other Essays in Contemporary Thought*, New York, H. Holt and Company, 1910, p. 1-11 et 17.

11. Voir E. Hawley, *The Great War and the Search for a Modern Order*, New York, St. Martin's Press, 1992.

période de l'entre-deux-guerres afin de prouver qu'ils pouvaient mettre un terme aux divisions sociales grâce à des enquêtes scientifiques. Tout comme les ingénieurs, les travailleurs sociaux et les scientifiques, ils cherchaient à rendre leurs activités plus productives; ils menèrent des enquêtes en équipe et publièrent leurs découvertes, espérant être ainsi remarqués par les agences et institutions gouvernementales.

Quand Dawson prit connaissance des travaux du Département de sociologie de l'Université de Chicago, ses membres commençaient à donner chair à leur prétention d'établir une véritable discipline scientifique¹². La seconde génération des sociologues de Chicago — les Robert Park, William Thomas, Ellsworth Faris et Ernest Burgess (un natif de Tilbury, en Ontario) — a su développer une orientation vers la recherche et un cadre théorique qui distinguaient la sociologie des autres sciences sociales. Ancien étudiant de Dewey et Mead, Thomas, auteur d'un ouvrage célèbre sur les paysans polonais, a mis au point une approche pour étudier les flux migratoires qui a dominé la sociologie de Chicago pendant plusieurs années. Quant à Park, il fut responsable de la création d'un programme de recherche que le département a suivi pendant les années 1920. Reprenant une suggestion d'Albion Small avant la guerre, Park avait décidé que la ville de Chicago devait être utilisée comme champ d'investigation — comme «laboratoire» — afin d'étudier le comportement humain aussi bien que les institutions sociales, politiques et économiques. Dawson participa de près à ces efforts. Il appartenait au «Comité exécutif des études sur les communautés», lequel avait établi des plans et fourni des idées afin d'entreprendre des recherches sur l'urbanité; en outre, il était auxiliaire d'enseignement dans le cours d'introduction à la sociologie, cours dans lequel Burgess et Park ont mis initialement de l'avant les théories présentées plus tard dans leur très populaire et influent ouvrage d'introduction, publié en 1921¹³.

Même si ce n'est pas un exemple de recherche urbaine, mais plutôt une thèse théorique, la dissertation doctorale de Dawson, «The Social Nature of Knowledge» (1922), révèle à quel point les théories de Park avaient pénétré sa façon de penser. La thèse s'ouvre sur un panégyrique de l'école de Chicago. Accusant les philosophes du XVIII^e siècle d'avoir dépeint l'individu «de manière encore plus fragmentée que les scientifiques d'aujourd'hui parlent de l'atome», Dawson reconnaissait à l'École de Chicago le mérite de n'avoir pas envisagé les humains comme des unités au-

12. F. Matthews, *op. cit.*, p. 103.

13. R. Park et Ernest W. Burgess, *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago et Londres, Chicago University Press, 1921.

tarciques et égocentriques. Le développement industriel, sans compter les problèmes de contrôle social provoqués par ce développement, avait sensibilisé les gens à concevoir la nature humaine comme un produit social — ce qui n'était pas étranger à l'intérêt nouveau pour la dimension sociale de la vie de l'esprit. De plus, dans un grand débat couvrant la politique, les arts, la littérature et la religion, Dawson démontrait que toute culture, connaissance, morale, idée avait des origines sociales. Il en concluait que même les faits ne pouvaient être considérés comme des vérités à priori, mais que les faits dépendaient des expériences communes des individus composant un groupe ou une société. Reprenant largement la théorie d'Émile Durkheim sur les représentations collectives, Dawson expliquait que, dans le procès qui menait des fièvres collectives aux représentations symboliques, les faits n'étaient en somme rien de plus que la décision, prise par des individus, de s'entendre sur certains points et enjeux. Mené à sa conclusion logique, son argument impliquait qu'en conduisant des recherches empiriques, elles-mêmes conçues comme des collections de «faits», il était possible de découvrir pourquoi tel groupe de gens se comportait comme ils le faisaient et, muni de cette compréhension, de les aider à réaliser leurs idéaux¹⁴.

Acceptant les prémisses de la philosophie de Chicago, Dawson était conduit à envisager les croyances religieuses comme des produits d'origine sociale. Son ouvrage, *Introduction to Sociology* (1929), cosigné avec W. E. Gettys, expliquait que la religion était en définitive une forme de comportement née d'un sentiment d'insécurité: «Confronté par des phénomènes naturels dont il ne peut expliquer la nature — la vie, la mort, l'énigme de la vie après la mort, la défaite — ou quoique que ce soit qui lui inspire la crainte de l'inconnu», un individu «cherche la source du problème dans son milieu et érige un idéal qui, pour l'heure, est au-delà de toute vérification scientifique¹⁵». Cet idéal élève la conduite humaine en donnant aux individus quelque chose auquel ils peuvent aspirer; il agit également comme un puissant instrument de contrôle social; mais il n'est rien de plus.

La thèse de Dawson traite pareillement des origines sociales de la religion mais prête davantage attention aux concepts d'inspiration et de révélation. Dès les années 1860, Horace Bushnell, un unitarien, n'avait-il pas fait l'hypothèse que, parce qu'il était si obsédé par la conversion,

14. C. A. Dawson, «The Social Nature of Knowledge» Thèse de doctorat, Université de Chicago, 1922, p. 1-2.

15. C. A. Dawson et W. E. Gettys, *Introduction to Sociology*, New York, Ronald Press, p. 696.

l'évangélisme américain avait sous-estimé le rôle joué par l'éducation et la socialisation dans la formation des comportements religieux? Dans un effort de traiter scientifiquement de la religion, certains religieux progressistes n'avaient-ils pas été critiques de la révélation¹⁶? Dawson ne faisait pas que partager leurs convictions; il jugeait la notion d'inspiration d'emblée fallacieuse. L'inspiration, qu'elle soit religieuse, littéraire ou artistique, surgissait des rituels sociaux, de même que des sentiments et des attitudes d'un groupe au sein duquel l'individu «doué» était membre. «Personne n'est inspiré d'une manière vraiment originale, écrivait Dawson. Les voix qui lui parlent, les visions qu'il expérimente, reçoivent en grande partie leurs formes et leur contenu de la communauté autour de lui¹⁷.» Cette conviction l'amena à conclure que l'inspiration religieuse, la possession et le spiritualisme étaient une seule et même chose, c'est-à-dire des produits du groupement humain. Qu'ils épousent une forme divine ou diabolique, ils dépendent toujours de l'humeur de l'époque, car c'est elle, selon Dawson, qui détermine les sentiments qui émergent du caractère d'un individu¹⁸.

Dawson jugeait aussi les phénomènes spirituels et mystiques dangereux, car leur «intemporalité» (par quoi ce dernier entendait la croyance selon laquelle ils prenaient naissance dans quelque force surnaturelle) pouvait mener à la tyrannie. Pris dans les affres d'une possession diabolique ou d'une extase religieuse, les gens devenaient les sujets d'un événement si imprévisible, si nouveau, qu'ils ne le soumettaient pas à leurs propres jugements. Au contraire, ils croyaient qu'ils étaient appelés, par quelques forces extérieures, à remplir une mission mystérieuse¹⁹. Au fur et à mesure que la contagion «mystique» se répandait, d'autres individus lui cédaient et finissaient par être entraînés dans le tourbillon contre leur gré²⁰. «Peu importe son degré de sophistication», commentait Dawson, «nous en avons tous eu l'expérience lors de mouvements de grandes émotions collectives. Être saisi par l'esprit de guerre» est la manifestation moderne, sur une grande échelle, d'une fièvre collective, et peu ont su résister à cette fièvre durant la Grande Guerre²¹.»

16. W. R. Hutchison, *The Modernist Impulse in American Protestantism*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 1976, p. 104.

17. C. A. Dawson, «Social Nature of Knowledge», *op. cit.*, p. 65.

18. *Ibid.*, p. 62.

19. *Ibid.*, p. 57, 64, 69.

20. *Ibid.*, p. 58; C. A. Dawson et W. Gettys, *Introduction to Sociology*, *op. cit.*, p. 774.

21. C. A. Dawson, «Social Nature of Knowledge», *op. cit.*, p. 60.

Pour lui, la guerre représentait l'exemple le plus net de la manière dont les gens pouvaient être entraînés, dans un moment d'émotion intense, à participer à quelque chose qu'ils ne comprenaient pas. Warner Gettys et Dawson approfondirent cet argument dans *An Introduction to Sociology*. Ils se montraient critiques des rituels, des dogmes, des propagandes, des épouvantails et des alarmes qui permettaient au militarisme de vibrer d'une ferveur semblable à celle d'un culte religieux; ils faisaient le procès des associations patriotiques qui soufflaient sur les peurs populaires en faisant la promotion de mythes, de légendes, de slogans, de symboles patriotiques, des hymnes aux sentiments patriotiques ou des hymnes de haine. «Dans les temps modernes, déclaraient-ils, le culte de la guerre est devenu une façon d'échapper au subjectivisme morbide de la vie quotidienne. Les gens trouvent une consolation... dans la pompe et la splendeur des défilés du militarisme et dans l'excitation de participer à l'aventure guerrière²².» L'antidote consistait à sonder sous la «romance superficielle» de la guerre et de découvrir ses véritables fondations — de vieilles institutions et coutumes, des personnalités, des intrigues internationales, des haines, le défolement des sentiments, les tensions économiques et les pressions populaires²³.

En dépit de ses commentaires négatifs au sujet des agitations collectives, Dawson ne condamnait pas entièrement les comportements de foule. Par exemple, il explorait les manières grâce auxquelles la connaissance se développait dans la foule pensante plutôt que dans la foule agissante²⁴. Pendant une crise, une foule pouvait s'unir pour une action commune avec un but bien éphémère. Mais quand les mêmes individus se rencontraient à répétition, des coutumes, des traditions et un folklore pouvaient apparaître. Par des mots et des symboles, les humains traduisaient leurs expériences en des termes que d'autres pouvaient comprendre; ils jetaient ainsi les bases d'une communauté de sens. Une fois perdu leur portée concrète initiale, ces expériences pouvaient toujours servir de repères identitaires parce qu'elles étaient une création commune. Cette création commune — ou «objectivation sociale», comme Dawson la nommait, en adoptant la terminologie de Durkheim — désignait la culture et la science²⁵. C'est pour-

22. C. A. Dawson et W. Gettys, *Introduction to Sociology*, op. cit., p. 328-329.

23. *Ibid.*, p. 330-331.

24. C. A. Dawson, «Social Nature of Knowledge» op. cit., p. 55. Les travaux de Dawson sur la foule étaient une extension de la thèse de Park, *Masse und Publikum* (1904).

25. *Ibid.*, p. 16. Pour l'ensemble de son argumentation sur les mécanismes vocaux humains, Dawson s'inspirait des travaux de George Herbert Mead. Pour le développement des symboles et de leurs significations communes, Dawson s'inspirait des tra-

quoi il n'hésitait pas à avancer que les faits formaient aussi un savoir commun et le résultat d'un consensus. «Les faits, disait-il, représentent un consensus né des intérêts conflictuels et des divergences de points de vue²⁶.» Mais Dawson était aussi soucieux de montrer que les faits pouvaient seulement être solidement établis par un public, et non par une foule. Pour être membre d'une foule, expliquait-il, il suffisait d'éprouver une certaine sensibilité et de montrer de l'empathie; pour être un membre d'un public, il fallait participer à une discussion rationnelle. Un public était composé d'individus qui se critiquaient les uns les autres, dont les opinions s'affrontaient et se modifiaient grâce à leurs partages. Cependant, Dawson demeurait critique des écoles de pensée, parce qu'il croyait qu'elles se formaient en réaction à quelque chose et qu'elles cachaient habituellement leur propre dogme. Il croyait néanmoins que les écoles de pensée présentaient une certaine utilité en servant, avec les écoles de pensée contradictoires, en tant que «partis conflictuels» pour le plus désintéressé des publics, celui de la science (ou de la communauté scientifique). Pour Dawson, seules les idées qui essuyaient le feu de la critique et étaient acceptées par une entente commune pouvaient être désignées comme scientifiques. «La science n'a pas à faire rentrer de mots dans la gorge de personne [«crows to pick»]. Elle exige simplement une analyse et une description précises. Elle est étrangère aux chamailleries et repose sur l'intégrité des faits diffusés le plus largement possible²⁷.»

Sa vénération pour la science et les faits, ainsi que sa conviction selon laquelle les faits scientifiques devaient être dégagés par un continuuel procès de discussion et de critique, révèlent à quel point Dawson préférait la recherche à l'action sociale quand venait le temps de faire le choix d'une méthode pour résoudre les problèmes sociaux. Les faits constituaient pour lui «une émancipation de l'immédiateté». C'est à travers les faits, disait-il, «que nous nous assurons de nous-mêmes dans des situations difficiles». Par contraste, les mouvements réformistes lui paraissaient orientés par de fausses suppositions, celles-ci mobilisant les gens par l'évocation de mythes, prenant généralement la forme de prédictions historiques. La grève générale en était un exemple:

vaux de John Dewey (*Human Nature and Conduct: An Introduction to Social Psychology*, Londres, The Modern Library, 1922, p. 60) et de Durkheim.

26. *Ibid.*, p. 156-157 et p. 178.

27. *Ibid.*, p. 166-168.

La grève générale imagine un jour où le prolétariat sera si bien préparé qu'il aura le pouvoir de prendre en main et d'administrer les affaires économiques et sociales et ses vœux seront drapés dans le nouveau royaume de l'humanité... [La grève générale] séduit spontanément la classe ouvrière et exprime ses expériences... Ils ont traversé plusieurs grèves et ces conflits ont laissé des souvenirs pénibles²⁸.

Devenu professeur à McGill, Dawson a combattu, pour des raisons semblables et sur un même registre, toutes les versions de pensée utopique.

Les utopies se sont généralement brisées en mille morceaux parce qu'elles se donnent des fondations abstraites au lieu de s'appuyer sur une connaissance concrète de la nature humaine... Les rêves finissent toujours par céder au cynisme parce que les faits ne se sont pas vu accorder une place suffisante²⁹.

Pour comprendre l'argument de Dawson au sujet de la recherche sociale et de l'action sociale, il faut remonter aux origines mêmes de la sociologie. Réaction à la Révolution française, la sociologie développée par Auguste Comte se présentait comme une discipline progressive et prophétique, capable d'instaurer la stabilité sociale. La maxime qui l'inspirait alors — «savoir pour prévoir et pouvoir» — a continué longtemps à influencer ses développements. Les théoriciens de Chicago, convaincus que le progrès social résulterait d'un procès évolutif, soutenaient que les sociologues avaient besoin de découvrir, par l'observation et l'enquête, les lois de cette évolution et d'en encourager le développement. La défense de la recherche sociale par Dawson (non seulement sur la pathologie sociale mais sur tous les aspects de la vie sociale) témoigne d'une volonté semblable. «La démocratie peut voir le jour sur la base des faits», insistait-il. «En cela, ce qui servira le mieux la cause sociale et démocratique — dans la mesure où nous sommes consciencieux et honnêtes dans notre

28. *Ibid.*, p. 96.

29. C. A. Dawson, «Research and Social Action», *op. cit.*, p. 94.

quête et notre service —, sera une présentation conservatrice et limpide des faits — de tous les faits³⁰.»

Un praticien des sciences sociales qui partageait les convictions de Dawson, quant à l'importance de la recherche sociale et qui n'aurait eu aucune hésitation à endosser l'affirmation selon laquelle les faits constituaient «une émancipation de l'immédiateté», c'était Harold Innis. Tout comme Dawson, Innis était baptiste et avait fréquenté l'Université de Chicago après son service militaire durant la Grande Guerre. Étudiant la science politique et l'économie, il s'était familiarisé avec les idées de l'École de Chicago. Même après avoir été nommé au Département d'économie politique à l'Université de Toronto, son intérêt pour les idées exprimées par la sociologie de Chicago ne se démentit pas; il écrit à Dawson, alors à McGill, pour lui demander une liste d'ouvrages à lire.

Les parallèles entre les perspectives de Dawson et d'Innis démontrent à quel point est important le rôle joué par les Baptistes dans le développement des sciences sociales nord-américaines au début du XX^e siècle. La tradition fortement anti-autoritaire et antihérarchique de la foi baptiste a été soulignée dans le rapport déposé par William Learned et Kenneth Sils consacré à l'éducation dans les provinces Maritimes. Ce rapport avait été commandé par la Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching³¹. Si cette tradition a pu inciter des universitaires comme Dawson à se détourner de l'engagement politique, elle n'a pu leur faire abandonner complètement leurs préoccupations sociales. Car l'individualisme a beau être au cœur de la foi baptiste, il existe aussi en elle une forte tendance communautaire.

Les années qui suivirent la Première Guerre mondiale représentent une période de grands bouleversements sociaux, marquée par une critique parfois radicale des traditions et des institutions. La nouvelle science sociologique, en particulier dans la forme qu'elle a prise dans l'École de Chicago, permettait de rompre avec le militantisme social tout en offrant à l'observateur la possibilité d'analyser et de comprendre les forces qui provoquaient à la fois les divisions et les cohésions sociales. Dans les années 1920 et 1930, les sociologues de l'École de Chicago formulèrent, à travers une série de recherches sur différents secteurs de leur ville, un cadre théorique et méthodologique baptisé «écologie humaine». À McGill, Dawson s'est engagé inlassablement dans ces deux directions, en encourageant

30. *Ibid.*, p. 95-96.

31. W. Learned et K. Sils, *Education in the Maritime Provinces of Canada*, New York, The Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching, 1922, p. 14.

étudiants et collègues à étudier divers quartiers de Montréal (et au-delà) et en contribuant à enrichir la théorie de l'écologie humaine.

Les premières années d'existence du programme du Département de sociologie de McGill reflètent un certain nombre d'influences. Dawson avait d'abord été appelé à se joindre à l'université pour conduire des recherches spécifiques sur les problèmes sociaux de plus en plus nombreux qui affectaient le Montréal de l'entre-deux-guerres; il s'était vu confier la tâche non seulement de monter un programme de sociologie, mais aussi de diriger l'École de travail social. Fidèle à sa formation, il choisit de conduire à bien cette tâche à travers l'enquête systématique des structures urbaines, des comportements des résidants et des institutions locales. À l'époque, à Montréal comme ailleurs au Canada, l'intérêt pour la réforme urbaine s'était dissipé; le mouvement s'était fragmenté. Le Montréal du tournant du XX^e siècle avait été un champ de bataille particulièrement intense sur lequel s'étaient affrontés réformistes urbains, politiciens corrompus et entrepreneurs. Mais, comme en bien d'autres occasions, le zèle pour les réformes urbaines s'était relâché dans les années qui suivirent la Grande Guerre. Les visions utopistes étaient remplacées par une foi nouvelle dans le management et l'efficacité. Qui plus est, la tendance organiciste et collectiviste de la pensée réformiste demeurait forte: une conscience de l'intérêt public fondée sur les notions de communauté civique, d'ordre social, de justice sociale et de bon gouvernement avait été maintenue. Les réformistes avaient su imprimer dans l'esprit du public l'idée que la ville forme une communauté organique «qui repose sur l'interdépendance de tous ses citoyens³²». Les idées de Dawson sympathisaient admirablement avec ce genre de convictions. La théorie de l'écologie humaine révélait l'interdépendance constitutive de toute société et, ce faisant, elle tenait la promesse que la recherche, en révélant ces interconnexions, pouvait aider à apaiser les conflits sociaux.

Compte tenu de son intérêt pour l'environnement urbain, le second projet de Dawson, l'étude du développement de l'Ouest canadien, était gique. La théorie sociologique de Chicago vouait un grand intérêt à l'étude des métropoles en expansion et de leur influence. Cependant, l'esprit nationaliste qui habitait l'Université McGill, et le milieu intellectuel canadien-anglais tout entier du milieu des années 1920 (tel qu'il est exprimé par les nombreuses associations patriotiques et professionnelles et les différents mouvements artistiques alors en émergence à travers le

32. P. Rutherford (dir.), *Saving the Canadian City: The First Phase 1880-1920*, Toronto, Toronto University Press, 1974, p. ix-xii, xvii, xxi.

Canada) constitua aussi une influence. Dawson et ses collègues espéraient que la recherche leur permettrait d'aider au développement stable et souple de la communauté, que ce soit à Montréal ou dans l'Ouest canadien.

Les principes de l'écologie humaine furent élaborés par, entre autres, deux étudiants de Park, le Canadien d'origine Roderick McKenzie, et plus tard, Louis Wirth. McKenzie formula des idées quant à l'organisation communautaire, la dominance et la succession; Wirth établit les fondations de ce qui allait devenir un nouveau champ de la sociologie urbaine. Quant à l'ouvrage de Dawson, *Introduction to Sociology* (publié en 1929 et deuxième sur la liste des best-sellers après celui de Park), il fut le premier à utiliser les concepts de l'écologie humaine dans son plan général.

Concernée par les processus de changement dans les communautés humaines, l'écologie humaine dérivait d'une théorie scientifique ayant gagné en popularité dans le Midwest américain au tournant du siècle, au moment où Chicago émergeait comme centre urbain dominant de la région. Voulant créer une science de la société basée sur la notion de changement organique, les sociologues formés à Chicago se tournèrent spontanément vers la biologie. Cette dernière ne s'était-elle pas éloignée d'une conception statique et morphologique de la nature humaine pour se rapprocher d'une conception plus dynamique et expérimentale de la nature humaine? Cette nouvelle approche soulignait les relations complexes entre organismes et environnements. Les sociologues de Chicago trouvèrent l'écologie, une branche de la biologie concentrée sur la faune et la flore (dont les partisans américains les plus dominants travaillaient aussi à l'Université de Chicago), particulièrement instructive pour comprendre la société humaine. L'écologie ne prêtait qu'une brève attention à la formation de l'organisme individuel; elle préférait se concentrer sur la relation de chaque organisme à l'environnement, ainsi que sur la dépendance de chaque organisme envers chacun³³. Dans un essai sur l'écologie humaine, Dawson retraçait les origines de l'écologie de la flore jusqu'aux travaux de Darwin et de ses disciples (quoiqu'une des deux composantes de la théorie écologique — l'idée de l'interdépendance de la nature humaine — était en réalité beaucoup plus ancienne). L'hypothèse de Darwin, selon laquelle la lutte pour l'existence était une condition de l'évolution, fournissait aux écologistes modernes une clef pour expliquer le changement dans les communautés de plantes et d'animaux. Ce que ces écologistes retenaient avant tout, c'était que la spéciation se déroulait

33. F. Clements, *Plant Succession: An Analysis of the Growth of Vegetation*, Washington, Carnegie Institution, 1916.

parce que tous les êtres sont liés dans des relations complexes avec d'autres êtres, et non seulement parce qu'ils sont liés à leur environnement physique³⁴.

L'idée d'un monde naturel en continuel changement rendit la théorie écologique très attirante pour Park et ses étudiants. Après tout, l'époque était à la construction de réseaux de communication et aux migrations massives de populations à travers le monde. L'écologie humaine s'intéressait principalement à la croissance des villes et des industries, à l'extension des chemins de fer et des autoroutes, à l'immigration et aux mouvements ainsi qu'à la répartition des populations. Pour la première fois de manière aussi claire, R. D. McKenzie a présenté une formulation de la théorie écologique dans un numéro du *American Journal of Sociology* de 1924. Après avoir systématisé et synthétisé la théorie écologique, il interrogeait ses conséquences profondes pour l'étude des sociétés humaines. Il formulait ainsi des concepts d'application régionale ou mondiale, concepts qu'il a introduit dans un autre article paru en 1927 dans la revue *American Journal of Sociology* intitulé «The Concept of Dominance and World Organization».

Construit sur le modèle de l'écologie florale [«plant ecology»], le foyer de toutes les études sociologiques de l'École de Chicago fut «l'ère naturelle», c'est-à-dire une région supposée posséder sa propre division interne du travail. Cette division, en plus de servir de mécanisme de base dans la sélection des éléments de population, servait à isoler l'aire naturelle d'autres aires et à l'intégrer dans une unité plus large. Le concept de dominance était fondamental dans ces études. Pour les sociologues de Chicago, les gens et les institutions, soit ce qu'ils appelaient «l'organisation symbolique de la société», étaient tenus ensemble et organisés selon le principe de dominance. Chaque communauté possédait censément un centre (d'habitude le quartier des affaires) auquel venaient se greffer les autres zones, zones dont le caractère et les fonctions étaient déterminés par l'attraction relative (habituellement déterminée par la distance) que le centre exerçait sur elles. Quand l'équilibre de la communauté se brisait, les forces en compétition étaient stimulées, ce qui amenait des changements, et dans la zone de dominance, et dans les zones naturelles qui lui étaient liées.

34. J. A. Quinn, «The Development of Human Ecology», dans H. Elmer Barnes et H. Becker (dir.), *Contemporary Social Theory*, New York et Londres, Appleton-Century Co, 1940; E. Llewelyn et A. Hawthorn, «Human Ecology», dans G. Gurvitch et W. Moore (dir.), *Twentieth-Century Sociology*, New York, Philosophical Library, 1945; C. A. Dawson, «Human Ecology», dans L. L. Bernard (dir.), *The Fields and Methods of Sociology*, New York, R. Smith Inc., 1934, p. 286-302.

Conscient que, par leur mobilité, les communautés humaines ne pouvaient pas être entièrement assimilées à la flore, les écologistes urbains durent ajuster légèrement le concept de dominance. Dans les sociétés humaines, la dominance était le résultat d'un processus de centralisation ou de concentration. McKenzie expliquait que, compte tenu des conditions modernes de communication, les centres de dominance émergeaient à des endroits stratégiques du point de vue du transport et des communications: cette situation privilégiée offrait au secteur dominant, que ce soit un centre local ou mondial, un plus large bassin d'aires et de centres subordonnés³⁵.

Au milieu des années 1920, Montréal devint un lieu privilégié pour des études inspirées par ce qui se faisait à Chicago. La position dominante de Montréal au Canada, que ce soit dans l'organisation de la finance, au sein des marchés et par rapport aux moyens de transports, signifiait une division extensive du travail et de vastes zones spécialisées se prêtant bien aux études sociologiques. Dawson lança donc ses étudiants dans l'étude de l'histoire écologique de Montréal, ses districts, ses quartiers d'immigrants. Lui-même écrivit un article illustrant comment les zones financières et résidentielles y étaient distribuées. Intéressé, davantage que Park, par la pression que les centres urbains exerçaient sur les régions avoisinantes, il commença à développer une théorie qui se précisera lors de ses enquêtes sur l'Ouest canadien dans les années 1930. Comme McKenzie, Dawson croyait que l'histoire du monde occidental pouvait être expliquée par le phénomène du «métropolitisme» qui faisait passer de plus en plus de quartiers sous le contrôle de villes de plus en plus grandes. Sa compréhension de la société canadienne était nourrie par la conviction que l'Amérique du Nord constituait un exemple frappant de «métropolitisme». L'Amérique du Nord était pour lui un produit de l'expansion outre-mer des grands centres européens de dominance.

Le premier article de Dawson consacré à la colonisation canadienne parut dans l'*American Journal of Sociology* en 1924. Intitulé «Population Areas and Physiographic Regions of Canada», il soulignait comment, au Canada, la colonisation et les activités économiques s'inscrivaient dans l'histoire impériale, le Canada ayant historiquement représenté l'arrière-pays d'une succession de centres dominants — d'abord de la France, ensuite de l'Angleterre et, finalement, des États-Unis. Dawson expliquait que

35. Voir R. D. McKenzie, «The Ecological Approach to the Study of Human Community», *Journal of American Sociology*, vol. 30, juillet 1926; R. D. McKenzie, «The Concept of Dominance and World-Organization», *Journal of American Sociology*, vol. 33, juillet 1927.

les centres urbains importants s'étaient développés en fonction des intérêts commerciaux des puissances métropolitaines. Ces centres liaient les centres dominants à leur arrière-pays. Ainsi, sous le Régime français, Montréal et Québec devinrent importants comme centres commerciaux; ces villes servaient, d'une part, de dépôts pour les marchands de fourrure qui y apportaient leurs marchandises et, d'autre part, de points de distribution pour les rares nouveaux articles de consommation venant du reste du monde. Après la Conquête britannique, Montréal a continué d'être un centre important en raison de sa position stratégique sur le fleuve Saint-Laurent; mais étant donné que le système colonial devait servir à maintenir la domination des centres britanniques, Montréal, et tout le reste du Canada avec elle, fut forcée de fournir les matériaux bruts utiles à la production industrielle de l'Angleterre. Cette théorisation de la colonisation canadienne fait écho à l'historiographie canadienne-anglaise du XX^e siècle. Elle souligne l'influence que la métropole (plutôt que la théorie de la frontière américaine, par exemple) a exercée sur la formation de la société canadienne.

Le Canada étant géographiquement vaste et beaucoup moins urbanisé que l'Europe ou les États-Unis, Dawson trouva nécessaire de formuler une série de concepts pour mieux cerner les stades de la croissance des régions. Il commença à travailler sur ces concepts vers la fin des années 1920 et trouva à les appliquer dans ses contributions à la série sur les frontières canadiennes de colonisation publiée dans les années 1930. La série de plusieurs volumes, subventionnée par l'American Social Science Research Council, fit collaborer maints praticiens des sciences sociales et auxiliaires de recherche du Canada, des États-Unis et de l'Europe. Elle était conçue comme devant faire partie d'une plus large étude sur les établissements pionniers à travers le monde. Isaiah Bowman, Canadien d'origine et directeur de l'American Geographical Society, a supervisé la réalisation du projet. Il avait en tête une étude scientifique de la colonisation, conduite par des géologues, des géographes, des experts du sol, des économistes, des historiens et des sociologues, qui pourrait montrer comment les hommes et les femmes avaient occupé le territoire de l'Ouest canadien, les régions des prairies de l'extrême ouest américain, l'Alaska, l'Amérique du Sud, l'Afrique du Sud, l'Australie, la Manchourie. Il espérait, ce faisant, dissiper les illusions et les fausses opinions entourant la colonisation pion-

nière, remplaçant les méthodes hasardeuses utilisées dans le passé par un schéma de colonisation plus unifié et intelligent³⁶.

Au même moment, Dawson fut rejoint à McGill par un nouveau professeur au Département de sociologie, lui aussi formé à l'Université de Chicago. Everett Hughes fut engagé en 1927. Dans le but d'expliquer le passage du Québec d'une société rurale à une société urbaine et industrielle, Hughes concentra son attention sur l'étude des communautés francophones de Montréal ainsi que sur de petites villes québécoises en voie d'industrialisation. En 1938, il quitta McGill afin d'occuper un poste à Chicago, mais plusieurs des thèmes que lui et ses étudiants ont explorés à McGill se retrouvent dans son livre, *French Canada in Transition*, publié en 1943³⁷. Initialement, Hughes croyait que la difficile adaptation des Canadiens français à l'urbanisation et à l'industrialisation s'expliquait par une culture profondément enracinée dans les vieilles institutions paroissiales et familiales. Plus tard, il reconnut que le problème était exacerbé par le fait que la distribution des Canadiens français et anglais au sein des petites villes industrielles et des grandes métropoles suivait des critères si raciaux que cela rendait la mobilité — au moins pour les Canadiens français — impossible.

French Canada in Transition était seulement superficiellement l'analyse d'une ville unique, Drummondville. Aux yeux de Hughes, ce que Drummondville et ses habitants expérimentaient était tout à fait représentatif de ce que n'importe quelle société, basée sur une culture traditionnelle et rurale, éprouvait avec l'essor de l'industrialisation. Dans le but d'élargir sa perspective, Hughes avait passé plusieurs mois dans la région allemande du Rhin afin d'y étudier comment les entrepreneurs protestants du XIX^e siècle avaient commencé l'industrialisation de cette région largement dominée par les catholiques³⁸. Son objectif ressemblait à celui poursuivi par l'anthropologue Robert Redfield dans ses travaux sur le Mexique: formuler un modèle théorique capable d'expliquer l'adaptation d'une société à l'industrialisation. Hughes notait que le Québec, comme tant d'autres endroits du monde, était envahi par des gens possédant des connaissances techniques supérieures et un plus grand capital; non seu-

36. I. Bowman, «The Scientific Study of Settlement», *Geographical Review*, vol. 16, octobre 1926, p. 652. Pour une couverture approfondie de ce projet, lire M. Shore, *The Science of Social Redemption: McGill, the Chicago School and the Origins of Social Research in Canada*, Toronto, Buffalo, Londres, Toronto University Press, 1987 (surtout le chapitre 5, «Frontiers of Settlement»).

37. E. C. Hughes, *French Canada in Transition*, Chicago, Chicago University Press, 1943.

38. Correspondance avec E. Hughes, 18 janvier 1981.

lement cette invasion provoquait-elle une révolution sociale et industrielle mais, les agents de ce changement étant étrangers, elle aiguisait et alimentait les différences culturelles³⁹.

Les études entreprises par les étudiants et les auxiliaires de Hughes à McGill furent consacrées à observer la paroisse rurale comme institution dominante et comme réservoir des valeurs de la société canadienne-française. Hughes s'appuyait ici sur les travaux d'un pionnier de la sociologie canadienne-française, Léon Gérin. Hughes expliquait que, contrairement aux *townships* (cantons) du centre-ouest américain, la paroisse n'était pas un simple lieu mais une véritable institution dont les valeurs imprégnaient chacun des aspects de la vie canadienne-française. En vertu du peu d'intérêt de la part du gouvernement français pour sa colonie de la Nouvelle-France, et à la suite de la Conquête anglaise, la paroisse était devenue l'institution dominante de la vie canadienne-française. Avant l'industrialisation, elle représentait une protection à l'abri de laquelle se conservaient intactes la langue française et la religion catholique. Au fur et à mesure où la société se complexifiait, la paroisse organisa, en plus des affaires relevant de son domaine traditionnel, les affaires religieuses et séculaires dans un réseau de plus en plus large. Elle s'occupa bientôt des collèges, des hôpitaux, des monastères, des couvents et des séminaires, et cet arrangement fut transporté dans les villages et les villes⁴⁰.

Hughes contribua à établir la recherche en sciences sociales dans les universités francophones du Québec, en particulier à l'Université Laval. Le Dominicain Georges-Henri Lévesque, fondateur de l'École des sciences sociales à Laval, avait invité Hughes à venir enseigner à son École pendant le semestre de 1942-1943. Ensemble, ils ont développé un programme de recherche autour de l'étude de la paroisse. Ce programme faisait une large place aux études écologiques des communautés rurales et urbaines et aux enquêtes sur la famille⁴¹. Ces idées furent suivies pendant plusieurs années à Laval sous la direction de Jean-Charles Falardeau, premier directeur laïque du Département de sociologie à l'Université Laval et ancien étudiant de Hughes à Chicago. Ainsi, tout comme à McGill, les sciences sociales francophones naissantes au Québec s'inscrivaient dans le courant de l'École de Chicago. Les sociologues francophones québécois suivaient

39. E. C. Hughes, *French Canada in Transition*, *op. cit.*, p. 2-3.

40. *Ibid.*, p. 4, 9, 10, 11.

41. Voir E. C. Hughes, «Programmes de recherches sociales pour le Québec», *Cahiers de l'École de Sciences Sociales, Politiques et Économiques de Laval*, vol. 2, n° 4, Québec, Presses Universitaires Laval, 1943.

aussi les modèles proposés par Léon Gérin et les démographes et géographes français en ce qui concerne l'étude des sociétés rurales. Mais la sociologie de Chicago n'avait-elle pas recueilli plusieurs principes de ces derniers? Robert Park, le maître de Hughes, n'avait-il pas été fortement influencé par le maître à penser de Léon Gérin, Frédéric Le Play, un sociologue qui proposait d'analyser la société à partir de la cellule familiale et sous l'influence duquel (par le biais de ses disciples) Gérin avait étudié à Paris «entre 1885 et 1886».

Ainsi, la tradition sociologique de l'École de Chicago s'est épanouie dans la culture intellectuelle du Québec francophone. Son héritage est toutefois plus difficile à mesurer pour le Canada anglais. Vers la fin des années 1930, l'influence de l'École de Chicago connaissait un déclin. En 1934, la retraite de Robert Park créa un vide. Qui plus est, la domination de Chicago était mal acceptée par les autres départements de sociologie états-uniens; ces frictions provoquèrent, en 1935-1936, une rupture entre l'*American Sociological Society* et l'*American Journal of Sociology* basé à Chicago. Avec le début de la Seconde Guerre mondiale, le postulat implicite de la sociologie de Chicago, selon lequel le progrès, inscrit dans les structures sociales, suivait une courbe naturelle, semblait quelque peu naïf. Dans les années 1950 et 1960, la foi que les sociologues avait placée dans la collecte des «faits» fut attaquée au nom du «mythe de l'objectivité» et des analyses exemptes de jugements de valeurs. De 1970 à 1990, les historiens des idées et les théoriciens accusèrent les modèles scientistes, sur lesquels la sociologie de Chicago (et la majeure partie des sciences sociales américaines) reposait, d'avoir servi à nier (ou à évacuer) la question des classes sociales dans le développement de la société américaine⁴². En ce moment, toutefois, parmi les historiens canadiens et américains qui se spécialisent dans l'étude des groupes ethniques et de l'immigration, il existe un renouveau d'intérêt pour les travaux des sociologues de Chicago des années 1920. Ils découvrent dans leurs travaux sur les villes et les groupes un trésor d'information. Ils s'inspirent aussi des intuitions pertinentes que recèlent leurs approches théoriques et méthodologiques.

À l'exception des études de Hughes sur le Canada français, les travaux des sociologues de McGill ont eu tendance à être oubliés par les générations postérieures de sociologues canadiens. Qu'on me permette de trouver cela dommage! Carl Dawson a contribué énormément à la connaissance de la société canadienne — et cette contribution ne se limite pas à la quantité

42. Voir par exemple, D. Ross, *The Origins of American Social Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.

de données qu'il a accumulées. Il a participé, par exemple, à la fondation du Canadian Social Science Research Council (Conseil canadien pour la recherche en sciences sociales), lequel voulut s'assurer que tous les praticiens des sciences sociales détenaient les ressources et les conditions nécessaires pour poursuivre leurs recherches. Il a aussi indirectement, d'une façon qui n'a pas été suffisamment reconnue jusqu'ici, popularisé auprès de la communauté intellectuelle canadienne un concept qui a eu une importance capitale dans l'historiographie canadienne-anglaise. Quoique l'influence des politologues H. A. Innis et W. A. Mackintosh soit souvent reconnue, les contributions particulières de Dawson et R. D. McKenzie à la théorie «metropolitan-hinterland», et, par extension, à la «Staples Theory» n'ont pas été assez reconnues. De plus, la «World Systems Theory» ressemble étonnamment aux idées formulées par McKenzie et Dawson. Au colloque de l'American Sociological Association tenu à Chicago en août 2002, les conférenciers présents étaient surpris par ces similarités; ils étaient aussi impressionnés de voir à quel point la sociologie de McGill avait été sensible, pendant l'entre-deux-guerres, à un cadre d'analyse global qui permettait de mieux comprendre comment les relations économiques impériales-coloniales affectaient le développement d'une société. Ils en concluaient que les sociologues américains avaient beaucoup à apprendre de l'histoire de la sociologie canadienne.

Marlene SHORE
Département d'histoire
Université York

Résumé

La carrière de Carl Dawson, fondateur du premier département canadien de sociologie, constitue un important foyer à partir duquel étudier les théories de cette discipline. Le courant de sociologie dans lequel il fut formé — l'École de Chicago — entretenait des affinités profondes avec les traditions canadiennes. En étudiant à la «Divinity School» de Chicago, Dawson s'est familiarisé avec des idées modernistes qui ont hâté sa bifurcation vers les sciences sociales. Sa thèse de doctorat, «The Social Nature of Knowledge», révélait que tout savoir a une origine sociale: même l'éta-

blissement des faits reflétait la décision d'accepter certains postulats. Chez Dawson, l'étude de la société humaine était basée sur la théorie de l'écologie humaine, laquelle théorie a influencé les recherches poursuivies par ses étudiants et collègues sur les communautés de Montréal et d'ailleurs.

Abstract

Carl Dawson, founder of Canada's first sociology department, provides an excellent focus for examining the discipline's theories. The sociology in which he was trained — the Chicago School — had strong affinities with Canadian traditions. In studying at Chicago's Divinity School, Dawson's encounter with modernist ideas prompted his turn towards social science. His PhD thesis, «The Social Nature of Know-ledge», showed that all knowledge had social origins: even fact reflected the decision of individuals to agree on certain points. In studying human society, Dawson was guided by human ecology theory, which influenced the research that his students and colleagues undertook on Montreal communities and beyond.

Resumen

La carrera de Carl Dawson, fundador del primer departamento canadiense de sociología, constituye un foco importante a partir del cual estudiar las teorías de ésta disciplina. La corriente de sociología en la cual él se formó — La Escuela de Chicago — entretenía profundas afinidades con las tradiciones canadienses. Estudiando a la «Divinity School» de Chicago, Dawson se familiarizó con las ideas modernistas que apresuraron su bifurcación hacia las ciencias sociales. Su tesis de doctorado «The Social Nature of Knowledge», revelaba que todo saber posee un origen social: mismo el establecimiento de los hechos reflejaba la decisión de aceptar ciertos postulados. Para Dawson, el estudio de la sociedad humana se basaba sobre la teoría de la ecología humana, dicha teoría ha influenciado las investigaciones realizadas por sus estudiantes y colegas sobre las comunidades de Montréal y de otros lugares.